

Guerre d'Algérie : né d'un viol, il réclame des dommages

L EPROUVE des angoisses terribles. Parfois il s'automutile, parce que la vue de son propre sang l'apaise. Certains petits matins, on le trouve, hagard et couvert de sang, errant dans les rues de Paris. Mohamed Game, 41 ans, est né d'un viol collectif: celui de Kheira, une Algérienne de 15 ans, raptée, internée et abusée des mois durant par des parachutistes français en pleine guerre d'Algérie. Atteint de troubles psychiques graves, il ne s'est jamais remis d'être « un enfant du crime ». Un expert psychiatre des armées a évalué son taux d'invalidité à 60 %. L'Etat français a reconnu la réalité du viol, mais refusé le droit à réparation pour un dommage « indirect ». La cour régionale d'appel des pensions doit décider, aujourd'hui, si Mohamed Game peut être reconnu comme « victime de guerre » et indemnisé à ce titre.

Descente aux enfers

Né en avril 1960 à l'hôpital Saint-Cyprien-des-Atafs, en Algérie, Mohamed est séparé de sa mère dès la naissance. Placé chez une nourrice qui lui inflige des sévices graves, il se laisse mourir de faim jusqu'à ce qu'une famille d'accueil lui ouvre sa porte. A 5 ans, il part pour la France avec un couple d'artistes algériens qui s'occupe de le faire grandir. Des années d'un bonheur fragile: Mohamed, qui s'interroge sur ses origines, multiplie les bêtises. Adolescent, il fait deux tentatives de suicide et connaît quelque temps la prison.

En 1975, ses « parents » divorcent, rentrent au pays, et choisissent de rendre cet adolescent perturbé à l'orphelinat d'Alger. Alcool, drogue, vols, prison... pour Mohamed c'est le début d'une longue descente aux enfers, jusqu'à la rencontre de son



PARIS, HIER. Mohamed Game, né d'un viol collectif commis par des militaires pendant la guerre d'Algérie, voudrait que l'Etat français, « son père symbolique », le reconnaisse enfin. (JP/MATTHIEU DE MARTIGNAC)

épouse, dix ans plus tard. « C'est elle qui m'a sauvé. »

« C'est moi, ton fils ! »

Sur les conseils de cette aide-soignante rencontrée dans un stage, Mohamed part en quête de ses origines. Le nom de sa mère figure sur son extrait de naissance: trois ans plus tard, il la retrouve au cimetière d'Alger. Seule dans une grotte entourée de bambous, Kheira est une grande femme à moitié folle qui accueille ses visiteurs une hache à la main. « C'est moi, ton fils ! » lui crie Mohamed. Il s'approche. « Elle m'a flairé comme une louve. Puis elle

m'a embrassé. C'est le moment le plus fort de ma vie. »

Pendant des mois, face à son fils qui s'interroge, Kheira biaise. Elle tente de le persuader que son père était « un martyr de la Révolution » auquel elle avait été mariée à l'âge de 14 ans. Mohamed réclame la reconnaissance de cette filiation aux tribunaux. En 1991, en pleine audience, Kheira finit par reconnaître que son mari était stérile. Avant de s'évanouir, elle raconte les viols subis au « camp de regroupement » de Tem Theniet. Elle évoque les sévices endurés, tout au long de sa grossesse, par des soldats soucieux de faire disparaître

toute trace de leurs méfaits. Elle rappelle la séparation, qu'elle ne voulait pas, d'avec ce fils qu'elle chérit quand même.

Aujourd'hui, les faits sont prescrits. Toujours au cimetière « parce que les vivants m'ont trop fait souffrir », Kheira habite maintenant une petite maison que lui a construite son fils. Mohamed, père de trois enfants, a opté pour la nationalité française il y a cinq ans. Il se dit « sans haine », mais voudrait que l'Etat français, « son père symbolique » selon l'expert, le reconnaisse enfin.

ELISABETH FLEURY